

Clark ; mais il était absent, et, comme beaucoup d'habitants de Saint-Louis mouraient de la fièvre, je n'y séjournai que très peu. Moi-même, à mon retour, je tombai malade d'une fièvre violente, à la Grande-Prairie, à quatre-vingts milles de l'endroit où j'avais laissé mes enfants. Par bonheur, il se trouva là une femme qui me traita avec beaucoup de bonté, et bientôt je commençai à me rétablir. J'appris alors que mes enfants étaient dangereusement atteints à leur tour des fièvres qui régnaient dans la contrée entière, et, tout affaibli que j'étais alors, je partis en toute hâte. Un seul de mes enfants mourut ; les autres, quoique bien malades, guérèrent enfin ; mais ce fléau ne s'appesantit pas sur moi seul ; sept de mes plus proches parents, chez lesquels je vivais alors, succombèrent au mal et la mortalité fut effrayante dans toute cette partie des Etats.

Au printemps suivant, une tentative fut faite pour recouvrer à mon profit quelque chose du bien de mon père ; mais ma belle-mère fit vendre dans l'île de Cuba plusieurs nègres que l'on croyait devoir m'appartenir. Cette affaire resta en suspens.

Au printemps de 1822, peu satisfait de mes amis du Kentucky, je me dirigeai de nouveau vers le nord. Je pris ma route par la Grande-Prairie, et laissant mon canot à mon frère, je me procurai des chevaux que montèrent mes enfants. Je me rendis d'abord à Saint-Louis et ensuite à Chicago par l'Illinois.

L'agent indien du fort Clark résidait alors un peu au dessous de ce point, dans un endroit nommé Elkheart (cœur d'élan). Dans mon voyage, il s'était montré bienveillant pour moi et disposé à m'aider dans tous mes besoins. Je crus pouvoir, cette fois, m'arrêter à Elkheart ; et, quoiqu'il ne se trouvât point chez lui, mes chevaux furent nourris, et je reçus, ainsi que mes enfants, tous les soins et tous les vivres nécessaires sans avoir rien à déboursier. Le lendemain, je rencontrai l'agent qui revenait du fort Clark, et